

THE RELIGION OF ANCIENT AFRICA AS SEEN
BY EUROPEAN TRAVELLERS IN THE MODERN ERA

La religion de l'Afrique ancienne vue par les voyageurs européens d'époque moderne*

Hernán González Bordas

Université de Bordeaux-Montaigne

hgonzalezbordas@gmail.com – <https://orcid.org/0000-0002-6780-1908>

Fecha recepción 25/02/2021 | Fecha aceptación 26/07/2021

Abstract

This paper examines the history of Early Modern interest in ancient religion in Africa. Through an analysis of selected authors, divided into three periods – the first and second half of the 17th century and the first half of the 18th century – I shall trace the evolution of approaches to antiquity in general and to ancient religion in particular. Contextualisation of the political and intellectual situation of each period and of the particular circumstances of

Résumé

Cette étude se consacre à l'histoire de l'intérêt pour la religion ancienne d'Afrique dans l'époque moderne. À travers l'analyse d'auteurs choisis, répartis en trois périodes – la première et la deuxième moitié du XVII^e siècle, ainsi que la première moitié du XVIII^e – nous avons suivi l'évolution des approches en matière d'Antiquité, en général, et de religion antique, en particulier. Les mises en contexte de la conjoncture politique et intellectuelle de

* Je voudrais remercier les rapporteurs anonymes de la *Revista de Historiografía* pour leurs remarques enrichissantes.

each traveller yields a better understanding of their questions, omissions and uses of ancient religion in Africa.

Keywords

Ancient Christian religion, ancient pagan religion, antiquarians, modern era, ottoman regencies, travellers

chaque période, ainsi que les circonstances particulières propres à chaque voyageur permettent de comprendre les curiosités qu'ils ont relevées, leurs omissions, ainsi que leurs usages de la religion antique d'Afrique.

Mots-clés

Antiquaires, époque moderne, régences ottomanes, voyageurs, religion antique païenne, religion chrétienne ancienne

1. Introduction

La conquête arabe du Maghreb marque la fin de l'Antiquité pour cette région. Ce faisant, elle vient à bout d'un processus, démarré deux siècles auparavant, qui entraîna la rupture du lien permanent entre les deux rives de la Méditerranée. Pendant la période médiévale, les contacts ne manquèrent certainement pas¹, mais ils furent manifestement plus rares. Ce n'est qu'à l'époque moderne qu'ils reprirent de façon permanente. Ces contacts s'établirent dans le contexte de l'essor des empires espagnol, du côté occidental, et ottoman, du côté oriental, et de leurs intérêts croissants en Méditerranée². La reprise ne fut donc pas nécessairement amicale : conflits belliqueux et piraterie l'emportaient sur d'autres types de rapports. Pourtant, il s'agit tout de même d'un renouveau. On a d'ailleurs récemment mis l'accent sur les conséquences positives de la piraterie, porte d'accès à la connaissance de l'Afrique du Nord antique pour les Européens et déclencheur de l'archéologie dans la région³. En ce sens, les récits des voyageurs d'époque moderne concernant l'Antiquité au Maghreb s'inscrivent plutôt dans la redécouverte que dans la continuité d'une tradition, comme nous le verrons.

Le présent chapitre portera donc sur ces voyageurs-auteurs ainsi que sur leurs approches vis-à-vis de la religion ancienne d'Afrique. L'intérêt de leurs témoignages réside principalement dans leur caractère direct. Observateurs des temples et des inscriptions anciennes, les voyageurs pouvaient mieux saisir leur matérialité ainsi que leur articulation dans le paysage. De même, imprégnés des légendes locales, certains pouvaient se faire une idée du rapport entre les hommes et les vestiges. J'ai donc privilégié cette approche à celle des historiens – comme Ambrosio de Morales ou Antoni Agustí i Albanell –, dont la vision s'inspire de la tradition classique.

1. P. Horden et N. Purcell, *The Corrupting Sea. A Study of Mediterranean History*, Oxford et Malden (Massachusetts), 2000, 153-172 ; voir aussi D. Coulon, C. Picard et D. Valérian. *Espaces et Réseaux en Méditerranée VI^e -XVI^e siècle. Vol. I. I. La configuration des réseaux et vol. II. La formation des réseaux*, Saint-Denis, 2007.

2. F. Braudel, *El Mediterráneo y el mundo mediterráneo en la época de Felipe II*, México, 1976 (1^{ère} éd. fr., Paris, 1949), 164-166.

3. E. MacDonald et S. Bingham, "Piracy, Plunder and the Legacy of Archaeological Research in North Africa", dans R. Evans et M. De Marre (éds.), *Piracy, Pillage, and Plunder in Antiquity*, Londres et New York, 2019, 170-184.

Or, il est nécessaire de prendre acte de deux problèmes fondamentaux. Le premier est que, même en restant concis, rendre compte de façon exhaustive de la production écrite des voyageurs d'une époque d'environ trois siècles constitue une tâche impossible dans les limites de cette étude. Ensuite, le nombre d'auteurs d'intérêt tout au long de cette époque peut varier largement selon les périodes. Rarissimes au XVI^e siècle, les récits deviennent par la suite de plus en plus nombreux. Aussi, plus on avance dans le temps, plus il est aisé d'opérer une sélection.

Pour pallier ces deux problèmes, nous avons choisi, d'un côté, d'observer trois périodes-clés au sein de l'époque moderne, en tenant compte des conjonctures intellectuelles, historiques et politiques. Nous souhaitons ainsi présenter un chapitre couvrant une durée suffisante pour que le lecteur puisse avoir un aperçu de l'évolution des travaux et des approches. Malgré tout, un développement inévitablement plus long sera proposé pour la dernière période, car la profusion, la complexité et l'intérêt des témoignages de celle-ci ne pouvaient pas être négligés. D'un autre côté, il a été décidé de sélectionner principalement deux auteurs pour chaque période de manière à offrir des présentations approfondies et, dans la mesure du possible, enrichies d'exemples. Les noms de Jacques-Philippe Laugier de Tassy, de James Bruce de Kinnaird et d'autres encore viendront ainsi à manquer.

Chacune des trois périodes connaît des types d'auteurs bien différenciés. Les premiers sont des aventuriers, militaires ou captifs, qui, entre le XVI^e siècle et la première moitié du XVII^e, rendent compte de leur séjour au Maghreb dans des circonstances belliqueuses ou bien d'esclavage. Les deuxièmes, de la seconde moitié du XVII^e siècle, sont les médecins toscans en mission auprès de la famille beylicale. Enfin, le troisième groupe, aussi nombreux que varié, apparaît pendant la première moitié du XVIII^e siècle. Ce sont des religieux en fonction – dont l'étude sera privilégiée – ou bien des explorateurs ou encore des docteurs exerçant dans la cour du Bey⁴.

En matière de religion africaine antique, pendant ces trois siècles, les voyageurs se sont surtout intéressés à la religion romaine païenne et à la religion chrétienne, cette dernière étant légèrement plus représentée. D'une façon générale, ce penchant doit se comprendre principalement par deux aspects. En premier lieu, la situation géopolitique en Méditerranée et le rapport de forces entre empires chrétien et musulman polarisaient les débats en époque moderne⁵. Sur le terrain, cela se matérialisait surtout par les apostasies des captifs chrétiens devenant des renégats. En second lieu opéraient des facteurs d'ordre interne, comme la for-

4. Monique Dondin-Payre propose une division en trois phases de l'archéologie en Afrique du Nord dès l'époque moderne jusqu'à l'actualité : « les voyageurs individuels » jusqu'en 1830, « la phase d'organisation : les amateurs au pouvoir » entre 1830 et 1880 et « la phase professionnelle » de 1880 à nos jours, dans M. Dondin-Payre, « Du voyage à l'archéologie. L'exemple de l'Afrique du Nord », dans M. Royo, M. Denoyelle, E. Hindy-Champion et D. Louyot (éds.), *Du voyage savant aux territoires de l'archéologie : voyageurs, amateurs et savants à l'origine de l'archéologie moderne*, Paris, 2011, 273-290 (273-286). En effet, tous les auteurs traités ici sont des voyageurs individuels, mais ce n'est pas le cas d'E. Hebenstreit ni de Chr. Gottlieb Ludwig qui faisaient partie d'une expédition organisée d'exploration et de recherche dans les années 1730.

5. R.C. Davis, *Esclaves chrétiens, maîtres musulmans. L'esclavage blanc en Méditerranée (1500-1800)*, Cahors, 2006 (1^{ère} éd. angl., New York, 2003), 10.

mation des auteurs ayant écrit sur l'Afrique du Nord ou les débats agités en matière de théologie, suscités entre le XVII^e et le XVIII^e siècle en Angleterre. Nous examinerons, néanmoins, comment les voyageurs qui avaient relaté leurs observations et leurs appréciations des monuments antiques païens à caractère sacré se révélèrent tout de même attentifs tant à l'étude de la religion romaine qu'aux manifestations du syncrétisme en Afrique.

2. Première période (première moitié du XVII^e siècle)

Le XVI^e siècle vit la concurrence, dans le bassin méditerranéen, des empires espagnol et ottoman et, par ce biais, une tension renouée entre les nations catholiques et musulmanes. À l'expédition organisée par Charles V en Tunisie participèrent des soldats-poètes comme Bernardo Tasso et Garcilaso de la Vega qui laissèrent par écrit leurs impressions des ruines de Carthage⁶. C'est aussi dans ce contexte que plusieurs ouvrages sur l'Afrique du Nord virent le jour sous la plume de captifs et morisques originaires de la péninsule Ibérique⁷. Certains ne contiennent que de rares références à la religion ancienne africaine. On peut citer la *Topographia e Historia General de Argel* d'Antonio de Sosa⁸, la *Cosmographia de l'Affrica* (1526) de Léon l'Africain et la *Descrpción General de Affrica* (1573-1599) de Luis de Marmol en trois volumes, largement inspirée de la précédente.

C'est seulement à partir de Jean-Baptiste Gramaye⁹ (Anvers 1579 – Lübeck 1635) qu'on observe un intérêt pour la religion ancienne d'Afrique. Homme de lettres de la haute bourgeoisie flamande, il fut reçu maître ès arts et philosophie, puis licencié dans les deux droits à l'université de Louvain où il enseigna par la suite. Voyageur dans son pays, commis par l'archiduc Albert, puis diplomate à l'étranger, ce fut lors de son premier voyage dans le sud de l'Europe, en partance de Malte que son navire fut capturé par les corsaires, puis amené à Alger où il resta en captivité entre mai et octobre 1619, ce que nous savons grâce à son *Diarium*. Jouissant d'une certaine liberté pendant sa captivité, car protégé du consul de France, il en profita pour visiter, en dehors d'Alger, Béjaïa, Jijel, Constantine, Collo et Annaba¹⁰. Lecteur

6. F. Paolucci, "Giovanni Pagni e le epigrafi di Barberia", in *Catalogo Antichità d'Africa agli Uffizi. Giovanni Pagni. Medico e archeologo pisano nella Tunisia del XVII secolo (Tunisi, Museo Nazionale del Bardo, 18 marzo 2018 – 30 settembre 2018)*, Livorno, 2018, 7-24 (7).

7. E. MacDonald et S. Bingham, "Piracy, Plunder...", *op. cit.*, n. 3, 172. Du tout début du XVI^e siècle datent les aventures nord-africaines de Giovanni Bembo (Venise 1473-1545) qui recueillit des inscriptions du site de Carthage (L. Moretti, s.v. « Giovanni Bembo », dans *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. VIII, Roma, 1966, 117-119).

8. Publiée en 1612 par Diego de Haedo.

9. Son nom apparaît aussi orthographié Grammaye, voire Gramay, Grammay ou sous d'autres variantes encore.

10. A.E.H., Ben Mansour, « L'heureuse captivité d'un protonotaire apostolique, Jean-Baptiste Gramaye à Alger (1619) », *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 1995, 55-70 (61-62).

de Marmol, il écrivit une *Africa Illustrata*¹¹ en dix livres, dont le deuxième est dédié à la *Historia Ecclesiastica* et est composé de petits chapitres. Étant donné que l'*Africa Illustrata* constitue un ouvrage programmatique dont la finalité est l'expulsion des Turcs de toute l'Afrique¹², les parties concernant l'Antiquité se concentrent sur la religion chrétienne et tournent autour de la lutte contre les ennemis de cette religion. Les chapitres IV et V sont ceux où l'auteur s'intéresse le plus à la situation préislamique. Du fait de sa formation, ses sources sont juridiques (*Codex Theodosianus*), littéraires (Augustin) et ecclésiastiques (épîtres des papes). Le chapitre IV porte sur les ordres monastiques en Afrique¹³ et le V sur les *Decrementa religionis*¹⁴ où Gramaye s'attarde sur les manquements à la religion chrétienne pendant l'Antiquité, sur les idolâtres et sur les hérésies plus particulièrement. Le contexte de la Réforme et de la Contre-Réforme ainsi que les guerres de religion, sévissant dans une partie de l'Europe à ce moment-là, jouèrent sans doute un rôle important dans ses choix thématiques.

Une tout autre perspective fut celle de Thomas d'Arcos (Rouen 1586 – Tunis ? après 1637). Capturé également par les corsaires¹⁵, il fut vendu, en 1625, à un riche renégat de Tunis et se racheta lui-même peu de temps après. Néanmoins, au lieu de regagner l'Europe, il choisit de rester dans la régence pour enfin renier le christianisme et prendre le prénom d'Osman. Son activité concernant les antiquités en Afrique est connue grâce aux lettres qu'il adressait au célèbre antiquaire Nicolas Fabri de Peiresc¹⁶ et grâce à la réévaluation, effectuée par J. Dakhli, des données des archives du consulat français à Tunis¹⁷.

La curiosité de D'Arcos était largement guidée par les commandes de Peiresc, surtout en ce qui concernait la période préislamique¹⁸. D'intérêt particulier est l'affaire des os de géant¹⁹. D'Arcos relata à Peiresc la trouvaille d'os de grande taille à proximité d'Utique, lui

11. J.-B. Gramaye, *Africae illustratae libri decem, in quibus Barbaria, gentesque eius ut olim et nunc describuntur*, Tournai, 1622.

12. V. Morabito, « Compte-rendu d'Abd El Hadi Mansoor et A. Mandouze, *Alger XI^e-XVII^e siècle. Journal de Jean-Baptiste Gramaye, 'évêque d'Afrique'* », *Africa. Rivista Trimestrale di Studi e Documentazione dell'Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente*, 54.2, 1999, 293-295 (294-295).

13. J.-B. Gramaye, *Africae illustratae...*, *op. cit.*, n. 11, 40-53.

14. J.-B. Gramaye, *Africae illustratae...*, *op. cit.*, n. 11, 53-57.

15. J. Dakhli, « Une archéologie du même et de l'autre : Thomas-Osman d'Arcos dans la Méditerranée du XVII^e siècle », in J. Dakhli et W. Kaiser, *Les musulmans dans l'histoire de l'Europe, Tome 2. Passages et contacts en Méditerranée*, Paris, 2013, 61-163 (77-78).

16. Voir Ph. Tamizey de Larroque *Les correspondants de Peiresc, 15. Thomas d'Arcos. Lettres inédites écrites de Tunis à Peiresc 1633-1636*, Alger, 1889. Sur Peiresc (1580-1637) la bibliographie est immense. Elle s'étale depuis sa mort jusqu'à nos jours. Citons ici le recueil d'articles de P.N. Miller, *Peiresc's Orient. Antiquarianism as Cultural History in the Seventeenth Century*, Farnham-Burlington (Vt), 2012.

17. J. Dakhli, « Une archéologie du même... », *op. cit.*, n. 15. La proposition, dans ce même travail (83-90), d'identifier Th. D'Arcos avec un espion français travaillant pour le compte de l'Angleterre dans les années 1590 ne va pas de soi.

18. E. MacDonald et S. Bingham, « Piracy, Plunder... », *op. cit.*, n. 3, 175.

19. P.N. Miller, « Peiresc in Africa. Arm-chair Anthropology in the Early Seventeenth Century », dans M. Lion-Violet (éd.), *Les premiers siècles de la République européenne des Lettres (1368-1638)*, Paris, 2005, 493-

envoya le dessin d'une dent et lui expliqua que les habitants locaux croyaient que ces os correspondaient à ceux d'Hercule. Ceci éveilla un intérêt anthropologique chez Peiresc, qui demanda à D'Arcos un rapport précis des récits oraux et écrits à ce sujet. Convaincu que l'histoire des croyances était sédimentaire, Peiresc pensait que, l'analyse du corpus des récits sur le géant permettrait d'interpréter le folklore des Tunisiens de son époque comme une survivance ou un écho à la religion antique.

C'est donc en qualité d'homme de terrain que D'Arcos contribua au développement des connaissances sur la religion de l'Afrique préislamique. Dans les *Observations du sr Thomas d'Arcos faictes en Afrique près de Thunis* (1631), on trouve son rapport sur les villes de *Thugga* et *Thignica*, dont il fut le premier à rendre compte des vestiges. De la première, il témoigna de l'existence du Capitole, du temple de Caelestis (qu'il qualifie d'« *estude publique* »²⁰) et du mausolée libycopuniqué²¹. De la dernière, sa toute première description concerne un temple ancien en élévation :

« Là se voit encores sur pied un temple de 30 pas de long et 10 de large, réparti en porche et intérieur; le porche contient 6 pas de longueur et 10 de largeur, soustenu de dix colonnes de 24 pieds de haut et 4, de diamètre à la base, entières, et semblent quasi-neufves. Les chapiteaux de ces colonnes sont corinthes et les bases doriques, couvertes de belles et somptueuses corniches, et l'architrave et frontispice travaillés à la ionique. L'extérieur de ce temple contient 24 piedz de longueur et 10 de largeur, et son entrée est une grande porte de 16 piedz de hault et 8 de largeur, faicte de trois seuilles pierres d'admirable grandeur d'ouvrage dorique... »²².

Comme on le verra, ce temple ne sera plus en pied un siècle plus tard (v. *infra* à propos de F. Ximenez).

3. Deuxième période (deuxième moitié du XVII^e siècle)

Les médecins toscans sont les représentants de cette deuxième période correspondant à la deuxième moitié du XVII^e siècle : surtout Giovanni Pagni (Pise 1634-1676), mais aussi son neveu Giovanni Antonio Corazza qui put continuer l'œuvre de son oncle. On connaît mal leurs vies au point d'ignorer les données biographiques principales du second. Leurs activités dans la régence de Tunis étaient le fruit des bons rapports diplomatiques entre les beys et les grands-ducs de Toscane. Ce ne furent pas les premiers médecins toscans dans le pays. Les

525 (498-499).

20. L. Poinssot, « Les ruines de *Thugga* et de *Thignica* au XVII^e siècle », *Mémoire de la société nationale des antiquaires de France*, 67, 1902-1903, 145-184 (168 et 182). Voir M. Fernández Portaencasa dans ce même volume, 177-217.

21. L. Poinssot, « Les ruines de *Thugga*... », *op. cit.*, n. 20, 167-169.

22. Pour l'identification de ce temple, dit de Mercure, voir l'analyse dans L. Poinssot, « Les ruines de *Thugga*... », *op. cit.*, n. 20, 171-176.

beys avaient, en effet, la coutume de faire appel à des praticiens de cet état italien lorsqu'ils étaient atteints de maladies complexes.

Pagni fut envoyé par Ferdinand II de Médicis dans la régence de Tunis en 1667, afin de guérir Mohammed el Hafsi, frère du bey Mourad II. Quoique brillant médecin, son élection, voulue par le cardinal Léopold de Médicis²³, collectionneur d'antiquités, s'expliquait par sa connaissance de ce dernier sujet²⁴. Le séjour d'un an de Pagni lui permit de recueillir et d'emporter à Florence presque trente inscriptions, dont certaines de caractère votif. Parmi elles sont d'intérêt particulier celles qui, de l'avis du médecin italien, faisaient partie d'un temple dédié au dieu Saturne et excavé dans la roche près de Mohammedia, à une quinzaine de kilomètres au sud de Tunis²⁵. Il n'en était probablement rien, mais les inscriptions vénèrent effectivement ce dieu romain assimilé au Baal punique²⁶. On souligne aussi l'épigraphie commémorant la réfection d'un temple de *Caelestis* à Tuccabor²⁷.

En revanche, on ne trouve rien sur la religion chrétienne. Il peut s'agir du hasard des découvertes, mais l'explication peut se trouver également dans les intérêts de Pagni. Son entourage intellectuel était incarné par les savants de l'Accademia del Cimento. Un de ses membres, Francesco Redi²⁸, était le protecteur de Pagni et exerçait une influence importante sur lui. De son côté, Léopold de Médicis, avant sa nomination en tant que cardinal, à une époque où il était ouvert aux inquiétudes humanistes, en avait été le fondateur²⁹. Dans ces milieux, on s'intéressait aux vestiges de l'Antiquité classique par antonomase, là où avait fleuri la religion romaine polythéiste, plutôt qu'aux témoignages du christianisme ancien.

De son neveu Corazza, on sait qu'il fut envoyé par Cosme III de Médicis avec une mission analogue à celle de son oncle. Il semble avoir été actif dans la régence de Tunis entre la fin du XVII^e et le début du XVIII^e siècle. Treize inscriptions recensées par ses soins nous sont arrivées grâce à son correspondant, l'helléniste Antonio Maria Salvini³⁰. Parmi elles, on souligne ici *CIL VIII 958*, consacrée aux *numina* des Augustes.

Les séjours des médecins toscans Pagni et Corazza dans la régence de Tunis s'inscrivent à la fois dans une longue tradition de praticiens toscans envoyés pour guérir des membres des élites tunisiennes, mais ils marquent aussi le départ d'une nouvelle pratique, notamment celle

23. E. Schmidt, « Diplomazia, scienza e cultura antiquaria », dans *Catalogo Antichità d'Africa agli Uffizi...*, *op. cit.*, n. 6, 4.

24. F. Paolucci, « Giovanni Pagni e le epigrafi di Barberia », dans *Catalogo Antichità d'Africa agli Uffizi...*, *op. cit.*, n. 6, 10. Le prouvent aussi ses inédites *Cenotaphia Pisana* concernant des inscriptions de sa petite patrie, A. Gunella et M.A. Guia, « Agli albori della ricerca antiquaria in Tunisia: Giovanni Pagni (1634-1676), archeologo e medico pisano nel Granducato mediceo », *L'Africa Romana*, 13, 2001, 409-438 (422).

25. Parmi elles, on a identifié *CIL VIII 873*.

26. Concernant les avis de Pagni sur ce monument, voir M. Le Glay, *Saturne africain. Monuments*, I, Paris, 1961, 74-75.

27. *CIL VIII 1318*.

28. 1626-1697, Archiatre de Ferdinand II de Médicis.

29. A. Gunella et M.A. Guia, « Agli albori della ricerca... », *op. cit.*, n. 24, 435.

30. 1653-1729. Cf. Sc. Maffei, *Graecorum Siglae Lapidariae, collectae atque explicatae*, Vérone, 1746, 139.

des explorateurs partant au Maghreb avec l'intention annoncée de recueillir des antiquités et, par conséquent, avec une préparation préalable pour mener à bien cette activité.

4. Troisième période (première moitié du XVIII^e siècle)

La troisième et dernière période analysée dans ce chapitre concerne le XVIII^e siècle, en particulier les années 1720-1730. Autant par coïncidence que par effet d'émulation entre les différents auteurs, cette période connut la production de plusieurs récits s'intéressant aux antiquités du Maghreb. Nous verrons comment la religion ancienne se fit sa propre place dans le grand ensemble des antiquités. Parmi les différents voyageurs qui, pour des raisons très variées, fréquentaient les régences de Tunis et d'Alger pendant cette période, il sera surtout question ici de deux des plus importants : celui dont les récits sont les plus riches et celui dont les récits furent les plus diffusés, c'est-à-dire Francisco Ximenez de Santa Cathalina et Thomas Shaw. Toutefois, afin de comprendre le contexte intellectuel dans lequel ils évoluèrent, il importe de mentionner d'autres Européens provenant de pays différents et de milieux intellectuels parfois éloignés, avec lesquels les auteurs précités formèrent un vrai groupe. En effet, ils s'étaient tous déjà rencontrés et avaient tous, à différents degrés, échangé des informations entre eux.

De ce groupe, le premier arrivé à la régence de Tunis fut le docteur Joseph Carrillo³¹, il conçut une *syllogé* d'inscriptions dans les années 1730 qui fut publiée par J. Locke en 1763, *Roman inscriptions at Tunis in Africa, copied about the Year 1730, by D^r Carilos, a native of Madrid, then Physician to the Bey of Tunis, communicated by John Locke*. J. Carrillo n'était pas un explorateur. Aussi emprunta-t-il à Ximenez la grande majorité de textes inclus dans son recueil, parmi lesquels quelques inscriptions votives. Leur lien s'établit en mars 1722 lorsque Carrillo et son beau-père et confrère, Gabriel de Mendoza, montrèrent à Ximenez les antiquités qu'ils avaient trouvées lors d'un voyage au sud du pays³². Le botaniste Jean-André Peyssonnel³³ parcourut les régences de Tunis – où il fit une excursion avec Ximenez³⁴ – et d'Alger entre 1724 et 1725. Son objectif était de faire des prélèvements de plantes médicinales du Maghreb, mais, une fois sur place, il s'intéressa de plus en plus aux antiquités. Il en fit plu-

31. Né en 1695 ou en 1696 à Madrid selon J. Locke, « Roman Inscriptions of Tunis in Africa, copied about the Year 1730, by Dr Carilos, a native of Madrid, then physician to the Bey of Tunis, communicated by John Locke », *Philosophical Transactions*, 53, 1763, 211-228 (211).

32. H. González Bordas, « La lecture aberrante d'une inscription à Kasserine (Tunisie). Prospérité et chute d'une création par erreur », *Essais*, 8 (*Erreur et création*), 2015, 25-46 (29-31).

33. 1694-1759. A. Rampal, « Une relation inédite du voyage en Barbarie du médecin naturaliste marseillais Peyssonnel », *Bulletin de Géographie historique et descriptive*, 2, 1907, 317-345 (324).

34. H. González Bordas, *Les inscriptions latines de la Régence de Tunis à travers le témoignage de F. Ximenez*, thèse inédite soutenue le 29 avril 2015 à l'université de Bordeaux-Montaigne, sous la direction de Jérôme France, 122-130.

sieurs descriptions dans ses lettres³⁵, afin de s'attirer les faveurs économiques d'un de ses correspondants, l'Abbé Bignon³⁶. Enfin, dans les années 1730, Auguste II, roi de Pologne, envoya une expédition d'hommes de sciences et de lettres, avec à sa tête Johann Ernst Hebenstreit³⁷, pour s'occuper de différents sujets. Malgré leur intérêt pour les antiquités, on constate seulement la transcription d'une inscription paléochrétienne³⁸.

Tous ces auteurs gravitèrent autour de Francisco Ximenez de Santa Cathalina (Esquivias, 1685 – Dos Barrios, 1758)³⁹, frère de l'ordre trinitaire, congrégation qui s'occupait de la santé physique et spirituelle des chrétiens réduits en esclavage. Il se rendit en 1718 dans la régence d'Alger, puis, en 1720, il passa à celle de Tunis où il séjourna pendant quinze ans. Dans la médina de Tunis, il fit construire, entre 1720 et 1724, l'hôpital de Saint-Jean de Matha⁴⁰. Son œuvre écrite est vaste, variée et pour la plupart inédite⁴¹. De celle-ci nous intéressent principalement son journal de voyage, le *Diario*, ainsi que son *Historia del Reyno de Tunes*, rédigée à partir des informations contenues dans son journal. Dans ces ouvrages, on trouve plus de 250 inscriptions anciennes, grâce auxquelles il est devenu le plus important épigraphiste de l'Afrique du Nord de l'époque moderne⁴². D'autres recueils mineurs qu'il conçut sont néanmoins importants, comme nous le verrons, pour suivre les utilisations de son travail par d'autres auteurs, plus tard au XVIII^e siècle.

Comme Gramaye, Ximenez était un religieux qui avait beaucoup écrit dans et à propos des régences ottomanes du Maghreb pendant l'époque de la course. Pourtant, ce qu'il

35. La plupart ont été éditées un siècle plus tard par A. Dureau de la Malle, *Peyssonnel et Desfontaines. Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*, 1838, Paris. Sur les inventions de certaines excursions, sur la contrefaçon d'inscriptions et sur la dépendance de ses récits de F. Ximenez, voir Ch. Monchicourt, « Le voyageur Peyssonnel de Kairouan au Kef et à Dougga (Août 1724) », *Revue Tunisienne*, 23, 1916, 266-277 et 356-364 ; N. Duval, « La solution d'une énigme : les voyageurs Peyssonnel et Giménez à Sbeitla en 1724 », *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, 2 juin 1965 ; C. Álvarez Dopico, « La Colonia Trinitaria de Francisco Ximénez : une source pour la *Relation* du médecin marseillais J.-A. Peyssonnel » dans S. Boubaker et C.I. Álvarez Dopico (éds.), *Empreintes espagnoles dans l'histoire tunisienne*, Oviedo, 2011, 105-169 et H. González Bordas, *Les inscriptions latines...*, *op. cit.*, n. 34.

36. Jean-Paul Bignon (1662-1743), bibliothécaire du roi et membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

37. 1703-1757. Chr. Le Roy, « Une expédition à Leptis Magna en 1732 (*CIL* VIII, I, 11) », *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 100.1, 1976, 373-378 (373).

38. Voir H. González Bordas, *Les inscriptions latines...*, *op. cit.*, n. 34, 389.

39. Sur la date de son décès voir H. González Bordas, *Manuscrit d'un voyageur, voyages d'un manuscrit. Un recueil d'épigraphie africaine établi par Francisco Ximenez et son étude par Scipione Maffei*, Bordeaux, 2022, 15, n. 2.

40. Sur la fondation de l'hôpital, voir C. Álvarez Dopico, « The Catholic Consecration of an Islamic House. The St. John de Matha Trinitarian Hospital in Tunis », dans M. Gharipour (éd.), *Sacred Precincts. The Religious Architecture of Non-Muslim Communities Across the Islamic World*, Leiden, 2015, 291-308.

41. Voir une liste complète dans H. González Bordas, *Les inscriptions latines...*, *op. cit.*, n. 34, 62-113 et les dernières découvertes dans H. González Bordas, *Manuscrit d'un voyageur...*, *op. cit.*, n. 39, 17-18.

42. Voir l'avis de Th. Mommsen dans *CIL* VIII, p. XXIV.

retint spirituellement et intellectuellement de ces pays est complètement différent, car son approche l'était, en raison de l'époque et de ses fonctions au Maghreb, mais aussi de son extraction sociale et de sa formation. Né au sein d'une famille modeste, il rejoignit, à l'âge de 14 ans, les trinitaires qui se chargèrent de son éducation. Il se spécialisa en théologie à l'université de Salamanque où la langue officielle était le latin. Néanmoins, ce centre était en chute libre après l'essor qu'il avait connu au XVI^e siècle. Il y « régnait le scolasticisme le plus anachronique » et « les innovations scientifiques et techniques, qui étaient en train de se répandre partout en Europe, étaient délibérément terrassées dans les salles de classe »⁴³. Après son passage par l'université, Ximenez n'eut que des charges de peu d'importance au sein de son ordre, et fut même recalé⁴⁴.

D'autre part, les espoirs de chasser le pouvoir musulman et de christianiser le Maghreb – exprimés par Gramaye en dépit de leur caractère irréaliste – ne pouvaient tout simplement pas exister chez Ximenez et ses contemporains. Le XVIII^e siècle était loin des élans de conquête dans la région de la part de l'empire espagnol. Si les régences connaissaient des conflits entre la tutelle ottomane et les beys, les Espagnols se trouvaient dans une situation de recul (perte d'Oran) et aucun doute ne planait sur la stabilité de l'islam en tant que religion principale de ces états et de la plupart de leurs habitants. Signalons tout de même que, malgré cette stabilité croissante et les rapports qu'entretenait Ximenez avec les élites en général, le contexte de la course faisait que la population lui était parfois hostile au point de vivre des épisodes tendus et de subir quelques agressions⁴⁵.

Après la construction de l'hôpital, Ximenez eut la possibilité de faire plusieurs excursions à l'intérieur du pays. Ses bonnes relations avec les élites morisques tunisoises éveillèrent chez lui l'envie de visiter les villes fondées dans la vallée de la Mejerda par des morisques expulsés de l'Espagne au début du XVII^e siècle⁴⁶. Il s'agit donc, au début, d'une curiosité anthropologique de la part de Ximenez, bien que sa rencontre avec Carrillo et Peyssonnel à Tunis ait également suscité son intérêt pour les antiquités.

Les antiquités recueillies par Ximenez s'ouvrent à toutes les catégories : témoignages des institutions publiques, des élites, de la religion, inscriptions funéraires, etc. Chaque vestige du passé romain, chaque inscription latine l'intéressait. Si Ximenez ne songeait pas à la reconquête, pour lui, le passé romain de l'Afrique et, plus généralement, sa latinité, le reliaient et le réconciliaient avec cette terre dont la civilisation installée à son époque lui était si étran-

43. J.M. Hernández Díaz, "La Universidad de Salamanca. Siglo XVIII", dans B. Delgado Criado (éd.), *Historia de la educación en España y América. Vol. II. La educación en la España moderna (s. XVI- XVIII)*, Madrid, 1993, 822-825 (822).

44. H. González Bordas, *Les inscriptions latines...*, op. cit., n. 34, 27-28.

45. H. González Bordas, « Francisco Ximenez et l'étude des inscriptions latines d'Afrique au XVIII^e siècle », dans M. Cavalieri et O. Latteur (éds.), *Antiquitates et Lumières. Étude et réception de l'Antiquité romaine au siècle des Lumières, Actes de la journée d'étude "Il n'est guère de matière si vaste que celle des monuments de l'Antiquité". Étude et réception de l'Antiquité romaine au siècle des Lumières : perspectives croisées (Louvain-la-Neuve, 6 octobre 2017)*, Louvain-la-Neuve, 2019, 183-208 (195 et 198).

46. H. González Bordas, *Manuscrit d'un voyageur...*, op. cit., n. 39, 22.

gère et parfois inhospitalière⁴⁷. Ce sentiment se renforçait, probablement, lorsqu'il trouvait des témoignages de pratique d'autres religions que l'islam. En ce sens, il n'est peut-être pas anodin que la première inscription latine que Ximenez ait transcrite pendant ses excursions hors Tunis soit une épigraphe votive, consacrée au dieu Saturne (Fig. 1). Ximenez signale qu'elle se trouve dans les ruines d'un temple :

« À deux lieues de Tunis, dans un abreuvoir situé à côté de la porte du jardin de Chaban, il y a une grande pierre de marbre, qui avait servi d'architrave à la porte ou ailleurs, d'un temple dédié à Saturne. On voit les ruines de celui-ci au pied d'une grande montagne appelée Bogarni (Jbel Bou Kornine, Fig. 2)⁴⁸, qui se trouve dans les environs, au levant de Tunis. La pierre se trouve dans un site appelé Mornaca (Mornag), bien connu à Tunis pour les jardins que beaucoup de particuliers possèdent. Le site où se trouvent les ruines de ce temple se nomme Cazar Cabal, à une lieue de Hammam Lif : l'inscription est celle qui suit... »⁴⁹.

F. Ximenez recensa d'autres inscriptions votives païennes et décrivit d'autres temples. Il convient d'évoquer la description des restes du temple dit de Mercure à *Thignica*, décrit par D'Arcos lorsqu'il était encore en élévation⁵⁰ :

« À peu de distance de ce château se trouvent les poteaux d'un temple magnifique. Ses colonnes, piédestaux et bases, d'une grandeur extraordinaire, gisent par terre. Les colonnes sont d'une seule pièce et les Arabes en ont cassé quelques-unes. Tous les Maures qui m'accompagnaient m'ont indiqué qu'ils avaient connu ce magnifique temple debout, et que les Arabes, afin d'extraire le plomb des pierres avec du feu, l'avaient détruit. On y voit de très grandes pierres avec quelques lettres. Mahamet en emporta quelques-unes vers les années 1690 pour bâtir le pont de Taborba. Quelques-unes restèrent à divers endroits du chemin parce qu'elles étaient tellement grandes qu'elles ont disloqué les charrettes n'arrivant pas à leur destination... »⁵¹.

Le fait que Ximenez n'ait pas vu le temple de D'Arcos debout, l'importance et la centralité du temple détruit dans le récit de Ximenez sur *Thignica* et, enfin, la visibilité des débris laissent penser qu'il s'agit du même monument dont nous avons fourni la description de D'Arcos *supra*. Les raisons de la destruction du temple ne sont pas forcément celles que propose Ximenez. Celui-ci tendait à accueillir favorablement les récits où des Arabes sacca-

47. Voir C. Álvarez Dopico, « The Catholic Consecration... », *op. cit.*, n. 40, 299.

48. On connaît, depuis la fin du XIX^e siècle, un temple à *Saturnus Baalcaranensis*, mais il se trouve sur le sommet du Jbel Bou Kornine : J. Toutain, « Le Sanctuaire de Saturnus Baalcaranensis au Djebel Bou-Kourneïn (Tunisie) », *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, 12, 1892, 3-124.

49. Fr. Ximenez, *Diario de Tunez*, vol. VI, fol. 77 r^o (trad. de l'auteur).

50. L. Poinssot, « Les ruines de *Thugga*... », *op. cit.*, n. 20, 171-177.

51. Fr. Ximenez, *Diario de Tunez*, vol. VI, fol. 88 r^o (trad. de l'auteur).

geaient les monuments anciens. H. Saladin, après en avoir étudié les restes, penchait plutôt pour un écroulement dû à un séisme⁵².

Les commentaires de Ximenez sur les autres inscriptions païennes et les temples ne sont pas plus approfondis que ceux qui viennent d'être cités, mais c'est également le cas dans la grande majorité de ses commentaires, quels que soient les vestiges. Cela s'explique donc par ses propres limitations. La question de son approche des inscriptions chrétiennes a été posée dans un travail précédent où il a été établi que, d'une façon générale, Ximenez apportait plus de détails sur les inscriptions chrétiennes que sur le reste⁵³. Malgré tout, les inscriptions chrétiennes ne sont pas suffisamment nombreuses pour que le bilan général soit solide et on doit se contenter de commenter des cas concrets⁵⁴.

Observons, par exemple, le relevé de Ximenez de l'inscription *CIL VIII 1176* (Fig. 3), qu'il considère comme chrétienne, et le commentaire dans son *Diario* :

« On nous a amenés à un Marabout appelé Sidi Tebet, et à l'entrée à droite on nous a montré une pierre tombale du sépulcre de Sainte Donate, qui à mon avis est ensevelie au même endroit, car les Maures m'ont dit qu'ils l'y avaient trouvée et l'avaient laissée telle quelle. Elle se tient au bord du mur sur un banc de pierre qui fait fonction de siège ou sépulcre en marbre rouge jaspé. L'inscription au-dessus dit ceci... »⁵⁵.

« Avec une grande dévotion, j'ai vénéré cette pierre sacrée et j'ai copié cette écriture. Avant d'y aller, j'ai été informé du fait que le corps d'un saint s'y trouvait, mais j'ignorais lequel, jusqu'à ce que Dieu voulût que je le découvre »⁵⁶.

Bien sûr, il ne s'agit en aucun cas de l'inscription funéraire d'une sainte chrétienne. L'exemple montre que, malgré ses qualités d'explorateur et sa capacité descriptive, Ximenez était aveuglé par le désir de retrouver des vestiges de sa religion en Afrique. Son commentaire sur la même inscription dans l'*Historia* est agrémenté de passages superstitieux issus de légendes locales :

« Cette pierre se trouvait auparavant sur le sépulcre de cette Sainte Femme dont il est fait mention dans l'inscription référée. Le corps et la pierre ont été découverts à l'époque où Mahamet Bey a fait démonter les édifices de l'ancienne ville pour la construction du pont. À ce moment-là, cinq cent cinquante captifs chrétiens travaillaient ici avec de grandes fatigues à des tâches pénibles. Ceux-ci voyaient chaque nuit une lumière extraordinaire et belle dans un de ces édifices en ruines, éblouis par ce prodige, ils ont pioché au même endroit avec précaution, et ils ont

52. H. Saladin, « Rapport sur une mission scientifique accomplie en Tunisie », *Nouvelles Archives des Missions*, 2, 1892, 533-540.

53. H. González Bordas, « Francisco Ximenez... », *op. cit.*, n. 45, 193.

54. En ce moment, je prépare une étude sur les inscriptions paléochrétiennes dans les manuscrits de F. Ximenez.

55. Fr. Ximenez, *Diario de Tunez*, vol. VI, fol. 75 v° (Real Academia de la Historia, trad. de l'auteur).

56. Fr. Ximenez, *Diario de Tunez*, vol. VI, fol. 76 r° (Real Academia de la Historia, trad. de l'auteur).

trouvé au-dessous le corps non corrompu de cette Sainte [...] Les Maures fascinés par une aussi grande merveille, en croyant que le corps de cette Sainte serait de quelque Marabout de leur secte, l'amenèrent avec la pierre au Marabout dont j'ai parlé. Ils ont laissé la pierre à l'entrée et ils ont réenseveli le corps... »⁵⁷.

Comme il a été évoqué, Ximenez conçut également des recueils épigraphiques qui furent envoyés en Europe ou qui arrivèrent avec lui à son retour de la régence. Ils furent utilisés par des représentants de la République des Lettres en Italie et en Espagne. En effet, le marquis Scipione Maffei (Vérone, 1675-1755) reçut, dès l'année 1726, des cahiers correspondant à un recueil d'inscriptions de Ximenez connu comme la *syllogé* de Nîmes. Dans son *Museum Veronense*, un vaste corpus d'inscriptions présentées pour la plupart avec, comme seule information, le lieu de provenance, Maffei publia une sélection d'inscriptions de cette *syllogé*, les séparant par catégories⁵⁸. Les neuf premières sont des inscriptions votives païennes issues de sites divers visités par Ximenez. En revanche, Maffei a préféré écarter toutes les inscriptions chrétiennes de la *syllogé*. On en déduit, premièrement, la place que les vestiges de la religion antique prenaient dans le plus important ouvrage épigraphique de Maffei. Deuxièmement, on observe que cette place était occupée exclusivement par la religion païenne – tout comme pour Pagni, comme on l'a vu. Suivre les intérêts de ces deux antiquaires pourrait nous amener à refaire l'histoire intellectuelle de l'Italie dans l'époque moderne, ce qui dépasse largement le cadre et les intentions de cette étude. Disons simplement que, né un an avant la mort de Pagni, Maffei ne fut en contact ni avec lui ni avec son œuvre, mais il était inscrit dans la suite des cercles intellectuels italiens – dont certains ont été mentionnés plus haut – et des académies (*del Cimento, della Crusca*) qui avaient influencé l'esprit de Pagni. En effet, Redi, le protecteur de ce dernier, avait été le maître de Salvini, correspondant, rappelons-le, du neveu de Pagni. Plus âgé que Maffei de vingt ans, Salvini est loué dans les ouvrages du marquis⁵⁹.

En Espagne, le travail de Ximenez ne passa pas inaperçu non plus au XVIII^e siècle. Pourtant, tout comme son œuvre, les études qui lui furent consacrées par des membres de l'*Ilustración* espagnole restèrent inédites. En premier lieu, le Marquis de Valdeflores⁶⁰, historien et archéologue, reprit les ouvrages principaux de Ximenez sur le Maghreb et en fit des résumés. Avec une attention particulière aux parties concernant l'Antiquité, il en recopia toutes les inscriptions, mais son travail en resta là et les questions de religion ancienne ne furent pas particulièrement traitées⁶¹. Différent est le cas de l'évêque Juan Díaz de la Guerra⁶². Versé

57. Fr. Ximenez, *Historia del Reyno de Tunez*, vol. XII, fol. 278 r^o (Real Academia de la Historia, trad. de l'auteur).

58. Voir l'édition critique de ce recueil, son usage par Maffei et les particularités du *Museum Veronense* dans H. González Bordas, *Manuscrit d'un voyageur...*, *op. cit.*, n. 39.

59. Sc. Maffei, *Graecorum siglae lapidariae a Marchione Scipione Maffei collectae, atque explicatae*, Veronae, 1746, 139.

60. Luis José Velazquez de Velasco y Angulo (Malaga, 1722-1772).

61. H. González Bordas, *Les inscriptions latines...*, *op. cit.*, n. 34, 108-111.

62. Xérès, 1726 – Sigüenza, 1800.

dans les lettres classiques tout comme l'hébreu et l'arabe, dans sa bibliothèque particulière se trouvaient deux recueils manuscrits de Ximenez contenant des inscriptions et antiquités de la régence de Tunis⁶³. Son travail sur ces manuscrits est l'un des plus pertinents pour cette étude : à partir de certaines des inscriptions ximénéziennes concernant des dédicaces à des divinités du panthéon romain, Díaz de la Guerra rédigea des dissertations sur les divinités concernées. Il s'agit de plusieurs pages, agrémentées de références à des sources littéraires, à propos de Jupiter, Apollon, Hercule, Diane et, bien sûr, Saturne⁶⁴. De plus, il y analysait les inscriptions votives fragmentaires dont les noms de divinités ne furent pas conservés⁶⁵.

On observe donc que l'étude de la religion antique d'Afrique ne fut jamais négligée par les lecteurs de Ximenez à l'époque des Lumières, et qu'elle occupa une place de premier ordre parmi certains d'entre eux. Si Ximenez apportait un témoignage global de l'Afrique antique à travers les vestiges qu'il avait recueillis, ceux qui s'en servirent durant le XVIII^e siècle portèrent une attention particulière au volet religieux.

Le cas de Thomas Shaw (Kendal, vers 1694 – Bramley dans le Hampshire, 1751) présente des circonstances tout à fait similaires et contemporaines de celles de Ximenez : il était le chapelain du consul anglais d'Alger et du comptoir commercial (*factory*) entre 1720 et 1733⁶⁶, poste avec une charge de travail plutôt faible⁶⁷, ce qui lui permit de faire des excursions dans les régences maghrébines et dans le Levant. Il s'éloigne, en revanche, du cas de Ximenez par la qualité de sa formation. Adolescent, il fréquenta la *Grammar School* de sa ville, d'orientation classique et théologique, pour être ensuite inscrit au *Queens College* d'Oxford. En plus de recevoir une formation classique de pointe, il y apprit l'hébreu et l'arabe grâce aux chaires créées au XVI^e siècle et à la spécialisation de cette université en études orientales. Il réussit son *Bachelor of Arts* en 1716 et son *Master* en 1719⁶⁸.

Shaw, encore différemment de Ximenez, ne précise pas ses motivations pour devenir chapelain à Alger et il ne parle pas non plus des responsabilités de son poste. En effet, cette ville constituait surtout une base à partir de laquelle il pouvait faire ses découvertes, comme semblent l'indiquer ses itinéraires et son travail dans le reste du Maghreb et en Terre sainte. Il en résulta son imposant ouvrage, les *Travels*, publié à son retour⁶⁹. Celui-ci devint une réfé-

63. Sa bibliothèque fut léguée après sa mort à la cathédrale de Xérès. Un des deux manuscrits ximénéziens fut édité par R. Thouvenot, « Notes d'un Espagnol sur un voyage qu'il fit en Tunisie (1724) », *Revue Tunisienne*, 40, 1938, 313-322. J'ai découvert l'autre, voir H. González Bordas, *Manuscrit d'un voyageur...*, *op. cit.*, n. 39, 17, n. 16.

64. Biblioteca Capitular de Jerez, Tomo 6, Documento 10.

65. Biblioteca Capitular de Jerez, Tomo 6, Documento 20.

66. R. Finnegan, *English Explorers in the East (1738-1745). The Travels of Thomas Shaw, Charles Perry and Richard Pococke*, Leiden et Boston, 2019, 8.

67. Z. Zizi, *Thomas Shaw (1692-1751) à Tunis et à Alger. Missionnaire de la curiosité européenne*. Thèse inédite soutenue en 1995 à l'Université de Caen – Basse Normandie, dirigée par Ann Thomson, 29-30.

68. Z. Zizi, *Thomas Shaw...*, *op. cit.*, n. 67, 25-27.

69. Th. Shaw, *Travels, or Observations Relating to Several Parts of Barbary and the Levant*, Oxford, 1738. Voir une analyse dans R. Finnegan, *English Explorers...*, *op. cit.*, n. 66, 116-142.

rence incontournable pour ces régions pendant plus d'un siècle. Ses argumentations érudites, agrémentées d'une extraordinaire quantité de références et de notes de bas de page, montrent à quel point son équipement intellectuel dépassait celui de Ximenez en ce qui concerne les classiques et l'Orient. En fin de compte, il faisait partie d'une classe culturelle plus élevée, à laquelle d'ailleurs son ouvrage s'adressait. D'autres raisons présidaient à l'écart entre les ouvrages de deux voyageurs : à l'époque, l'atmosphère intellectuelle de l'Angleterre, avec des structures comme la *Royal Society*, était bien mieux prédisposée que celle de l'Espagne à ce type de travaux, comme le montrent les brochures, établies à la fin du XVII^e siècle, à destination des résidents et voyageurs à l'étranger pour récolter des informations⁷⁰.

Shaw s'intéressait plus au Levant qu'au Maghreb, et notamment à la géographie historique de la Terre sainte. À son époque, l'Angleterre connaissait de vifs débats religieux entre critiques et défenseurs de la Bible, à la suite des publications de nombreux auteurs (Thomas Woolston, John Toland, Thomas Burnet, etc.) dénonçant le manque d'exactitude dans le récit biblique, à propos de l'emplacement de certains sites et accidents géographiques, et mettant en doute sa véracité concernant de nombreux miracles⁷¹. Apologète, Shaw répondit à ces auteurs dans ses *Travels*. Puis, dans la deuxième édition, il entra également dans des polémiques sur la géographie historique avec d'autres voyageurs comme Richard Pococke⁷².

Les habitants locaux étaient également ciblés par l'indignation de Shaw. Nous avons vu que Ximenez accordait du crédit aux récits accusant les habitants de la régence de Tunis de pillage des monuments anciens. On lit des opinions plus virulentes chez Shaw : surpris de trouver bien plus de vestiges de l'Antiquité païenne que de paléochrétiens, il affirmait déraisonnablement que les Arabes avaient systématiquement détruit les derniers en épargnant les premiers⁷³.

Shaw fournit en tout cas de nombreux éléments sur les vestiges de la religion ancienne au Maghreb. Pour ce qui concerne les inscriptions, dont la plupart furent empruntées à Ximenez et d'autres à Peyssonnel⁷⁴, la question a été étudiée ailleurs⁷⁵, c'est pourquoi on s'attardera ici sur un autre aspect de la religion antique. En effet, quelques gravures de ses *Travels* représentant des exemples d'architecture religieuse relèvent d'un intérêt particulier. On parle notamment du mausolée royal de Maurétanie, soit le « tombeau de la chrétienne », près de

70. R. Boyle, *General Heads for the Natural History of a Country Great or Small. Drawn out for the Use of Travellers and Navigators. Imparted by the late Honourable Robert Boyle, F.R.S. ordered to be published in his lifetime, at the Request of some curious Persans*, Londres, 1692 ; J. Woodward, *Brief Instructions for Making Observations in all Parts of the World*, Londres, 1696, cites dans Z. Zizi, *Thomas Shaw...*, *op. cit.*, n. 67, 18.

71. Z. Zizi, « Thomas Shaw au Proche-Orient, 1721-1722 : élucidation et défense des Textes sacrés », dans XVII-XVIII. *Revue de la société d'études anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles*, 67, 2010, 21-43 (32-35).

72. R. Finnegan, *English Explorers...*, *op. cit.*, n. 66, VIII-IX et 130-137.

73. Th. Shaw, *Travels...*, *op. cit.*, n. 69, XI. Voir à ce propos également, M. Chaouali, « Pre-Islamic Archaeology in Tunisia: The Stakes of a Colonial Science », *Memoirs of the American Academy in Rome*, 62, 2017, 193-208 (201).

74. Z. Zizi, *Thomas Shaw...*, *op. cit.*, n. 67, 196.

75. H. González Bordas, *Les inscriptions latines...*, *op. cit.*, n. 34.

Tipaza, dont on sait depuis Berbrugger que Shaw ne l'a jamais visité⁷⁶, et, surtout, du triple temple de Sbeitla⁷⁷. Sa gravure, par sa beauté et sa magnificence, contribua sans doute à distinguer son ouvrage du reste. Il s'agit d'ailleurs d'un temple de grand intérêt pour comparer les deux voyageurs présentés pour cette période, car le monument fut également dessiné dans le journal de Ximenez. La comparaison des deux images (Figs. 4 et 5) montre la différence de soin apporté par l'un et l'autre auteur à ce monument. En dehors du fait que Ximenez n'avait ni les collaborateurs ni l'intention de mener les gravures, son dessin présente un sens de la perspective médiocre et relève d'une simplicité presque enfantine. On mesure ici encore l'écart dans les formations des deux hommes.

Or, bien qu'élégante et soignée en apparence, la gravure des *Travels* – faite non pas par Shaw, mais à partir d'un dessin de celui-ci – présente des manques importants, notamment les arcs qui unissent les temples et la quasi-totalité des ordres inférieurs. Une échelle est fournie, mais elle a pu être déduite des descriptions de Ximenez. Car, comme il a été démontré⁷⁸, Shaw n'est pas allé à Sbeitla. Les descriptions du site sont des résumés de celles de Ximenez. Les inscriptions qu'il présente sont tirées des récits de ce dernier ainsi que de Peyssonnel, qui, d'ailleurs, lui transmet une de ses falsifications⁷⁹.

Ximenez n'a pas la formation d'archéologue ni d'historien, mais il est un vrai explorateur et a témoigné un véritable intérêt aux vestiges de la religion ancienne d'Afrique. De son côté, Shaw possédait une formation et une capacité rhétorique imposantes, en plus d'une connaissance du goût des élites de l'époque, ce qui se matérialisa dans un ouvrage qui fit autorité. Celui-ci relève d'une volonté de démonstration permanente : les références foisonnent et, sur le plan esthétique, il apporte de belles gravures des temples africains. Néanmoins, les informations qu'il présente sont moins souvent le fruit de ses voyages que celui des livres et des récits des autres voyageurs auxquels il avait accès.

5. Conclusions

L'âge moderne fut une époque de contacts permanents entre les deux rives de la Méditerranée, principalement dans le contexte de la course comme activité systémique, mais aussi dans celui des échanges commerciaux entre les différents pays. Le temps était propice aux aventures des voyageurs individuels qui se rendirent dans les régence ottomanes, pas toujours de bon gré. Les conjonctures politiques et religieuses évoluèrent au cours des trois siècles entre la période d'expansionnisme belligérant espagnol au Maghreb et les Lumières. Grâce à cette évolution, d'un côté, la stabilité et le climat de sécurité pour travailler des auteurs européens

76. A. Berbrugger, « Tombeau de la Chrétienne. Première Partie. Histoire du Monument », *Revue Africaine*, 11, 1867, *passim*.

77. Th. Shaw, *Travels...*, *op. cit.*, n. 69, 45 et planche 202.

78. H. González Bordas, *Les inscriptions latines...*, *op. cit.*, n. 34, 545-550.

79. Voir *supra*, 116, n. 35.

expatriés s'améliorèrent et, d'un autre côté, leurs approches des antiquités et de la religion ancienne d'Afrique prirent des formes différentes.

De cette façon, la première période étudiée se distingue des autres, parce que les auteurs qui avaient traité ces questions ne choisirent pas de passer en Afrique. Leurs récits relèvent d'un passe-temps en attendant le rachat (Gramaye) ou d'une curiosité aiguisée par des correspondants (D'Arcos). Dès la période suivante, on assiste à l'arrivée d'hommes formés à l'avance pour mener le relevé des antiquités, soit les médecins toscans, bien que leur mission principale fût autre. Cette préparation peut les avoir éloignés de l'intérêt pour les vestiges de la religion chrétienne, car les milieux intellectuels où ces auteurs et leurs protecteurs évoluaient dérivèrent du classicisme. Pendant la troisième période, on observe, en général, un équilibre des intérêts entre vestiges païens et chrétiens et, en particulier, considérant Ximenez et Shaw, un penchant plus fort pour les derniers. S'il s'agit d'un intérêt intellectuel et apologétique chez Shaw, on observe plutôt un aspect dévotionnel chez Ximenez, comme le montre l'exemple de l'épithaphe de Donata.

Ainsi, la religion antique au Maghreb est souvent utilisée par les auteurs pour servir une finalité dans leur présent. Le cas du christianisme antique peut permettre, par exemple, de s'en prendre indirectement aux réformistes de l'époque de Gramaye, lorsqu'il établit, de façon sous-entendue, des parallèles entre ces derniers et les différentes hérésies de l'Afrique ancienne qui insultaient selon lui la foi catholique. Des usages différents, mais avec des buts similaires, sont à retrouver plus d'un siècle plus tard dans les réponses de Shaw à ceux qui, d'une façon croissante, mettaient en doute la véracité des récits bibliques. Chez Ximenez, c'est l'ensemble des vestiges anciens qui, pour lui, constituaient le cadre indéniable du passé latin – on dirait aujourd'hui occidental – de la région.

Enfin, l'étude des récits des voyageurs et de leur tradition manuscrite permet d'analyser les intérêts et les matières qui tenaient le plus à cœur aux historiens et érudits européens contemporains de ces voyageurs. Parmi les Fabri de Peiresc, Medicis, Salvini, Maffei, Bignon ou Díaz de la Guerra, on trouve les correspondants des voyageurs étudiés, leurs commanditaires ou, comme il a été évoqué, leurs protecteurs. Sans revenir sur chaque cas particulier, soulignons que ceux-ci tiraient des récits des voyageurs des éléments de travail avec un double avantage par rapport aux sources littéraires. Premièrement, depuis Peiresc, mais, surtout à l'époque des Lumières, les témoignages directs des vestiges étaient considérés comme plus fiables pour la connaissance de la période antique que les récits des anciens, dont la tradition textuelle était sujette à de possibles mésententes, interpolations et censures. Deuxièmement, ces témoignages pouvaient être plus alléchants, dans la mesure où les correspondants des voyageurs possédaient – ou avaient le sentiment de posséder – l'exclusivité de ces informations, ce qui leur permettrait d'être les premiers à les analyser, les assimiler et les relayer.

Figures

SATVRNO AVG. SACRVM. L. CAESONIVS VICTOR EPIS
TILIVM, S. P. EXORNAVIT, ~~RESTITVIT~~
IDEM QVE DEDICAVIT, ET CVM SACERDOTIBVS IN SVMP
TVM CONTVM.

Fig. 1 : Transcription de *CIL VIII 998*, détail de *Diario de Tunes*, vol. VI, fol. 77 r° (© Real Academia de la Historia).

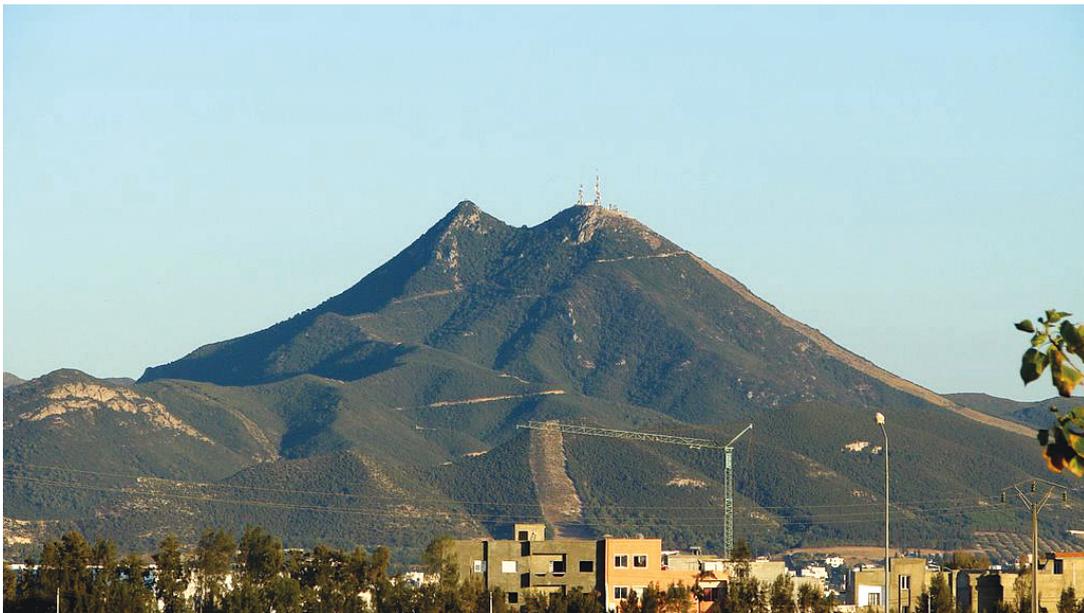


Fig. 2 : Le Jbel Bou Kornine, au pied duquel Ximenez a trouvé *CIL VIII 998*.

D. M. S.
MEMORIE SANTISSI
MAE FEMINAE
DONATAE QVAE VIXIT ANNIS
XLI. MENSIBVS VIII.

Fig. 3 : Transcription de CIL VIII 1176, détail de *Diario de Tunez*, vol. VI, fol. 76 r°
(© Real Academia de la Historia).

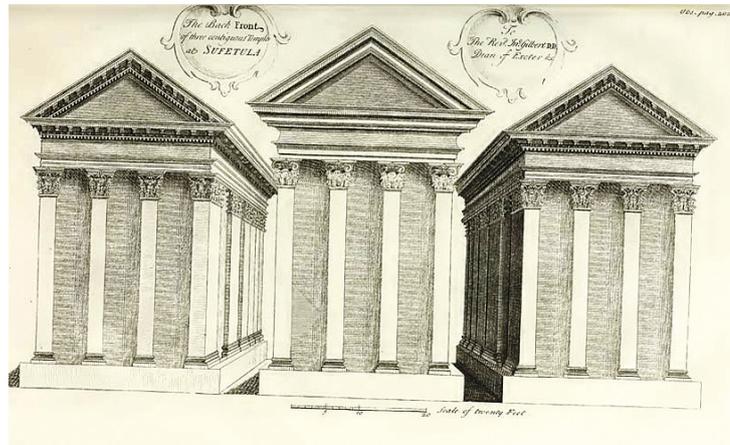


Fig. 4 : Gravure du triple temple, Th. Shaw, *Travels...*, *op. cit.*, n. 69, planche 202.

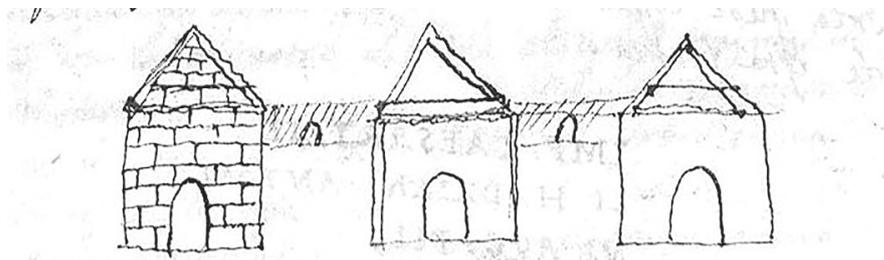


Fig. 5 : Dessin du triple temple, Fr. Ximenez, *Diario de Tunez*, vol. I, fol. 145 v°
(© Real Academia de la Historia).